

Gilou, frère volcan, ami libraire

Rodney Saint-Éloi

Numéro 330, printemps 2021

Le ventre des Amériques. Multiplicités rayonnantes de la Caraïbe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Éloi, R. (2021). Gilou, frère volcan, ami libraire. *Liberté*, (330), 23–26.

Gilou, frère volcan, ami libraire

En 2018 fermait à Fort-de-France la Librairie Alexandre. Son propriétaire, Gilles Alexandre, en avait fait la terre d'accueil de toute la littérature caribéenne.

Rodney Saint-Éloi lui rend hommage.

1

C'est comme ça que l'on s'appelle sur l'île, frère, et puis frère volcan. Pas n'importe quel frère, celui qui porte sur ses épaules le volcan. Celui qui annonce la tempête. Celui qui déborde. À côté des hommes d'airain, les femmes portent l'autre moitié du ciel. Les femmes, elles sont au mitan de chaque geste et donnent le feu pour la route. Mon cher ami libraire, mon vieux frère, c'est à toi que je conte ces petits contes en plein jour. Tu me pardonneras de ne pas attendre la nuit et la clameur des étoiles.

Frère volcan, effusif, explosif. Nos soleils sont tous mêlés, comme nos joies, comme nos peines. Le volcan, à chaque instant de nos vies, se manifeste. Qu'il coule en lave de tendresse et d'amitiés. Qu'il nous entoure de ses grands bras de mer, érigeant rien qu'avec le bleu de l'océan un monde recommencé dans les promesses de l'aube, pour répéter sans jamais s'épuiser le chant de la terre, tous les matins, au bout du petit matin, recommencer le même soleil, la même terre, la même sève, les mêmes roulements de tambour pour convoquer le jour, et les mêmes signes de croix quand surgissent jésus-marie-joseph les ouragans, toutes ces cohortes de cris lançant de grands foutres aux pieds, îles de sel, îles de pleins vents, je vis de nostalgie et je cours l'errance de mes terres. Et je vous adresse dans ma langue créole mes préceptes d'errance : *Fout tonnè sa pye m manje li pa bay ou*. Ah, qu'est-ce que j'ai mangé sans avoir cassé un morceau pour partager avec vous. Je marche ainsi d'une île à l'autre, amarrant mes cheveux aux anses à piments.

Je voudrais, dans ma causerie, dire à haute voix, en chantant avec mes rêves du plus profond de mes poches, que tout être humain est une île qui marche, de fleuve en fleuve, de colline en colline.

J'entends la voix des tambours enfler les vagues.

L'histoire a commencé sur les plantations dans le tocsin des lambis.

L'histoire recommence toujours sur ces terres éparpillées.

La Caraïbe est au carrefour de ces mers mêlées.

La Caraïbe est la multiplication de ces anses abandonnées à la furie des cyclones et des cyclopes.

La Caraïbe est une chapelle d'îles qui ont faim, qui ont soif... et qui crèvent et qui se réveillent, fermes, cherchant le bon sens des déveines et les potions miracles pour l'inventaire des aubes.

La Caraïbe est sens dessus dessous dans sa créolité volubile, telles ces peintures du Cubain Wifredo Lam, qui alignent en grands traits les couleurs fantasques, ou encore le montage architectural chaotique de ces *Villes imaginaires* si habilement esquissées par l'Haïtien Préfète Duffaut.

La parole est spirale.

La parole est épiphanie.

La parole est déracinement.

La parole est dépossession.

La parole est de feu.

La parole s'irrigue terre, oiseau du paradis.

La parole se fait magie, magie dans la rame des pêcheurs et des voleurs.

C'est ainsi que nous sommes venus à l'histoire, dans cette fièvre épique de parole grandiloquente, la nuit auprès du feu, ou à l'ombre des mapous, s'amasse la mémoire trouée des ancêtres mis en esclavage, humiliés et *silenciés*, à même leur territoire. La parole est leur unique lieu, le cercle par où l'humanité leur est présence.

2

Bonjour, voisin.

Bonjour, voisine.

Kote jou a ka leve ?

Où se lèvera le jour ?

Bonjour, Gilou.

Bonjour, mon frère.

Quelle est l'autre face de la nuit ?

Sur quelle colline dort le crépuscule ?

Quel bout de vague t'a vu naître ?

Nous avons appris à secouer les éléments pour trouver nos pas perdus dans chaque pas. Les uns appellent ça délirium, comme diraient les ivrognes trop ivres, qui jettent leur

trop-plein d'alcool dans la mer, déversant le poids des tourments et fardeaux que nos cases ne peuvent supporter. Vite se débarrasser de ce trop-plein de rancœurs, de *malvies* et de misères en les noyant toutes sur les récifs.

De quel côté du soleil es-tu ?
Gilou m'écoute, sans grand cric.
Gilou me parle, sans grand crac.

Cela commença tout simplement par le commencement.

Le général Aimé Césaire, pas trop loin, là, sculpté vivant à la mairie, dans son fauteuil en osier, en costume-cravate, récitant tous les matins le poème de la ville, à grands cris d'espoir et de vents. Il est toujours là, comme un grand ciel protecteur. C'est sa voix qui rythme le temps caribéen. Telle une prière, il nous ouvre le chemin de la solidarité :

« Et surtout mon corps aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un proscenium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse. »

*Gilou me parle sans me parler
vraiment. Comme pour faire
tourner le petit matin des Caraïbes.
Comme pour invoquer les dieux
vaudou Ogoun Feray, Papa Legba,
Erzulie Freda.*

Il est là, associé à l'histoire qui se trame et au futur qui se dessine dans le ventre des volcans, et dans la débandade de la colonialité. Il est le Nègre fondamental. Pas trop loin du marché où l'on vend un peu de tout, les fruits, la cuisine pimentée de l'île, même le requinqueur de zizis que des femmes robustes, vêtues de larges madras colorés, exhibent aux passants, avec une certaine provocation dans la voix.

Gilou me parle sans me parler vraiment. Comme pour faire tourner le petit matin des Caraïbes. Comme pour invoquer les dieux vaudou Ogoun Feray, Papa Legba, Erzulie Freda. Au loin, très loin de sa fenêtre, viennent les rumeurs de la place de la Savane, avec le poème de Depestre qui bat le tambour :

Je suis Atibon-Legba
Mon chapeau vient de la Guinée
De même que ma canne de bambou

De même que ma vieille douleur
De même que mes vieux os
Je suis le patron des portiers
Et des garçons d'ascenseur

Les rumeurs de la Savane montent en nous. Cette plaine étalée là, qui prend langue avec la mer. Ce coin de sable, là où on dit que les tamariniers, figuiers et fromagers parlent le soir aux passants. Là où les jamais-dodo font leurs nids, et où se démènent toutes sortes de négoces. Là où le jour ne finit jamais son jour.

Place de la Savane, qui l'aurait cru, l'actualité nous ratrape aujourd'hui, près de quarante ans après, me dit une petite voix : « *zot ap deboulonnen estati* ». Déboulonnons les statues. Ça fait alors tant de siècles que grondait la colère.

À Fort-de-France, les statues de Victor Schoelcher et de Joséphine de Beauharnais sont déboulonnées. Les mouvements décoloniaux et anticolonialistes manifestent et entendent poursuivre le combat. Une nouvelle histoire est à écrire. Un nouveau regard sur la colonisation et l'esclavage, dans ces îles Désirades où la mémoire manque de mémoire. L'histoire ne dort plus dans les contes que l'on raconte.

Gilou, où es-tu ?

Je t'ai rencontré 29, rue de la République. Cela fait si longtemps que cela nous vieillit, toi qui ne te soucies pas du passage du temps.

J'ai frappé à la porte de la Librairie Alexandre, cet avant-midi de mai. Tu m'as ouvert grand les bras. J'ai été étonné, ému par ce don d'accueil. Cette manière toute caribéenne de dire honneur et de répondre respect. Oui, monsieur, entrez sans frapper. *Lakayse pa m*. Oui, monsieur, la maison est à vous. Oui, madame, la table est servie. Oui, madame, la nourriture appartient à tous les ventres. *Sak vid pa kanpe*. Eh bien oui, les sacs vides ne se mettent jamais debout. Les proverbes fusent çà et là. La parole dissidente des conteurs court sur les toits, les ravins et les îlets. La parole n'a jamais chômé. Depuis ce jour de mai, nous avons grandi en amitié, c'est comme si la mer de la Caraïbe avait scellé notre destin fraternel. Comme si pour nos peuples, il n'y avait aucune frontière. Ni les naufragés de Floride, transformés en zombies dans les prisons américaines. Ni ceux et celles qui sont échoués en terre de Guyane, traversant un bras de mer après l'autre, du côté du Suriname. La mer est un grand drap qui nous recouvre. Et les douaniers n'y comprendront rien.

La Caraïbe est une fenêtre ouverte sur les convulsions du monde.

La Caraïbe est un animal à mille têtes.

3

Puis les livres. Encore les livres.

Quand on dit Gilles Alexandre, c'est d'abord la passion du livre. Cette passion rare que l'on rencontre chez les gens de mer qui savent toucher l'horizon et vivre les extrêmes, ou s'attendant, d'un moment à l'autre, à la visite d'un ouragan. C'est de vague en vague que viennent les mots et les livres. Comme si l'accomplissement de ces îles était dans les livres. Et les fantômes des auteurs nous habitent à la manière des cataclysmes.

Photo reproduite
avec l'aimable
autorisation de Gilles
Alexandre.



J'ai rencontré Gilles Alexandre, et j'ai grimpé cet escalier qui monte jusqu'à l'étage où s'empilent sur son bureau des livres qu'il a tous lus, et entre deux bouffées de sa cigarette, il me parle de ses lectures, de ses coups de cœur. Je suis fasciné par son érudition, par cette rhétorique faite d'humanités et d'éloquences. J'ai compris, à travers cette conversation, ce que veut dire être un libraire, un homme de mots et de soleils. J'ai rêvé cette nuit-là de tous ces noms et de ces livres que je devais lire pour me guérir et pour comprendre mon destin de Caribéen.

Ochan à toi, cher Vincent Placol, qui conta l'histoire, dans *Frères volcans. Chronique de l'abolition de l'esclavage*.

Puis vient le temps des cauchemars à répétition et des arcs-en-ciel. La chronique des trépidations. Les contes de gloire. Les épopées. L'échouage même de la barque Espoir.

Aimé Césaire, l'ainé capital.

Jorge Amado, l'auteur de *Babia de tous les saints*, l'ambassadeur des lettres brésiliennes.

Maryse Condé, de l'île sœur, Guadeloupe, opérant sa traversée de la mangrove, nous apprend à parler à nos morts.

« Les morts ne meurent que s'ils meurent dans nos cœurs. Ils vivent si nous les chérissons, si nous honorons leur mémoire, si nous posons sur leurs tombes les mets qui de leur vivant ont eu leurs préférences, si à intervalles réguliers nous nous recueillons pour communiquer dans leur souvenir. Ils sont là partout autour de nous, avides d'attention, avides d'affection. Quelques mots suffisent à les rameuter, pressant leurs corps invisibles contre les nôtres, impatients de se rendre utiles. »

Derek Walcott, ci-devant de Sainte-Lucie, dont la langue épouse la danse métissée des Caraïbes. Son chant épique croise tous les carrefours : « Il y a des jours où, aussi simple

que soit le futur, nous n'allons pas vers / lui mais quittons plutôt une partie de la vie, dans un hall dont les ascenseurs / nous divisent et nous enferment ».

C. L. R. James, *Les jacobins noirs*, présente au monde Toussaint Louverture ainsi que la grande et époustouflante révolution de Saint-Domingue.

Kamau Brathwaite, de l'autre côté de l'île. De la Barbarde. Lui-même que l'on s'entend à appeler le « géant de la littérature postcoloniale ».

Jamaica Kincaid nous communique sa colère et sa force, de l'île d'Antigua.

Daniel Maximilien, rassembleur de nos altérités, lui qui sait si bien filer l'isolé soleil.

Patrick Chamoiseau, qui contient Solibo Magnifique, invente ainsi une forme qui lui est propre pour inventorier les cultures créoles.

Jean Bernabé, linguiste créole, *l'arpenteur inspiré*, le pionnier des lettres créoles dans les Antilles.

Raphaël Confiant, romancier prolifique, adossé à l'histoire du monde créole, chroniqueur sempiternel de la comédie antillaise.

Simone Schwarz-Bart, et la légende de *Pluie et vent sur Télumée Miracle*, œuvre incontournable, qui donne à rêver et à vivre dans cette « île à volcans, à cyclones et moustiques, à mauvaise mentalité ».

« Le pays dépend bien souvent du cœur de l'homme : il est minuscule si le cœur est petit, et immense si le cœur est grand. Je n'ai jamais souffert de l'exiguïté de mon pays, sans pour autant prétendre que j'aie un grand cœur. Si on m'en donnait le pouvoir, c'est ici même, en Guadeloupe, que je choisirais de renaître, souffrir et mourir. »

Gisèle Pineau nous guide à travers l'esprit des Ancêtres.

Xavier Orville, le ciseleur, le maître de la parole, qui, de sa voix douce, lança l'invitation : *Laissez brûler Laventuria*. Il faut du feu pour allumer les matins. Quelle rare puissance tellurique !

Alejo Carpentier, qui nous conta *Le royaume de ce monde*, dans sa patine tellement baroque.

Puis, Zoé Valdés, Pedro Juan Gutiérrez, toute l'île de Cuba s'alignait en solidarité et en intelligence du monde.

Et Frantz Fanon. Celui des *Damnés de la terre*. Oui, c'est là que j'ai appris que Fanon était de la famille. Et que Frédérique, ton épouse, Gilou, était la nièce de l'auteur qui m'a donné une conscience de moi-même. Je reviens à Fanon qui m'aide à frapper à la porte de la justice :

« Nous ne sommes rien sur terre, si nous ne sommes pas d'abord l'esclave d'une cause, celle des peuples et celle de la justice et de la liberté. »

Édouard Glissant, et sa poétique de la relation qui dit le chaos-monde.

Saint-John Perse, homme de vigie, qui veille sur l'amplitude des chants. Éloge aux vents et aux mers : « J'ai rêvé, l'autre soir, d'îles plus vertes que le songe. »

Puis nous reviennent nos obsessions : Toussaint Louverture, Dessalines, et l'indépendance d'Haïti, et le pays d'Haïti, comme un modèle d'éclairage pour la Caraïbe, malgré sa tragédie et sa corvée interminable de malheurs. On se la répète ensemble, la phrase mémorable de Césaire : « Haïti où la négritude se mit debout pour la première fois et dit qu'elle croyait à son humanité. »

Oui, je te l'ai dit. Mon fils s'appelle Aimé. Tu as souri. C'était juste après ma rencontre avec Césaire, au pied de la mairie. J'ai encore avec moi la dédicace des œuvres complètes de Césaire que tu m'as données en cadeau. Le vieux poète écrivait ceci : « À Rodney Saint-Éloi. Fraternité dans la poésie. Fraternité dans l'amour de Haïti et de son peuple. Avec la conviction que nous sommes frères dans le combat et l'espérance. »

4

Lettre à Gilou, le libraire qui a mis la clef sous la porte.

Frère Volcan,

C'est ton petit frère nomade qui t'écrit de Paris. Je ne suis pas à Montréal, ni à Port-au-Prince. Je roule ma bosse avec quelques livres sous les bras.

Parlons de toi.

Je savais qu'un jour tu allais mettre la clef sous la porte.

Les temps sont durs pour le livre, pour nous. Les temps sont durs pour exister, debout comme tu l'es, beau et intègre, avec ton rire franc, et tes mains pleines de livres que tu offres aux passants.

Je savais que ça n'allait pas fort. Ça ne va pas trop fort quand on décide de ne pas plier l'esprit sous le dictat de la médiocrité et des contraintes du temps présent. Je savais la profondeur de tes colères. Que c'est triste de voir tant de rêves piétinés.

J'avais pourtant foi en l'immortalité des êtres comme toi.

Tu es plus grand et plus courageux que nous, frère volcan, toi qui cites à l'intérieur de la même phrase Xavier Orville,

Aimé Césaire, Vincent Placoly, Maryse Condé, Jean-Jacques Dessalines. Tu as le feu dans tes yeux, et tu dis, avec tellement de courage et de vérité, le monde.

Chaque fois, je me dis non, c'est pas possible. Gilles Alexandre, dans sa librairie, est un baobab. Il va résister, il restera debout pour fixer la Savane et pour traverser bon vent mauvais vent les humeurs de la ville. C'est toi qui m'as appris qu'il faut compter avec l'espoir.

Toi qui m'as fait si souvent don de ton temps, de tes mots, de tes livres et de ta bourse.

Quand tout est à l'envers, c'est toi qui remplis la caisse.

Je me console toujours à l'idée que tout cela peut disparaître un jour, je veux dire ce lieu qui nous fonde, oubliant le temps qu'il fait, comme ce grand chant d'amour qui aide à retrouver l'espérance.

Je ne sais pas.

Mais j'arrive difficilement à imaginer Fort-de-France.

Qu'est donc Fort-de-France sans la Librairie Alexandre ?

Je n'arrive pas à retrouver la ville dans ma mémoire sans cette adresse : 29, rue de la République.

Je grimperai encore ce petit escalier qui mène à ton bureau. Je dirai toujours Frère Volcan. Et j'entendrai ton grand rire rouler dans les collines et dans la Savane. Et je sais qu'il n'y aura pas de retour possible, en tout cas pas avant la nuit. Je devrai oublier les autres rendez-vous de la journée, ensemble, nous devons renouveler la promesse du livre, de ce sens aigu de la conversation et de la mémoire des choses et des êtres, de la passion de rallumer les étoiles... Tu sais... vieux frère... Moi, je continuerai à t'écrire à cette adresse, qui m'a ouvert les yeux.

La Librairie Alexandre est ici. Ailleurs.

Partout où s'ouvre un livre, et où pétillie le feu de l'intelligence. ●

Poète, écrivain, essayiste, éditeur, né à Cavaillon (Haïti), Rodney Saint-Éloi est l'auteur d'une quinzaine de livres de poésie. Lui a été décerné le prix Charles-Biddle en 2012. Il a été reçu en 2015 à l'Académie des lettres du Québec. Il dirige la maison d'édition Mémoire d'encrier à Montréal et vient de publier chez Québec Amérique le roman *Quand il fait triste Bertha chante*. La quatrième partie de ce texte a paru dans la section blogue de < politiques-publiques.com/martinique > le 2 juin 2018.